

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 4 (1866)
Heft: 26

Artikel: Un souvenir de la Pierre-aux-Fées
Autor: Mussard, Jeanne
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-178869>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

à peu près sauvages; nous sautons à bas de cheval, et au nombre de huit ou dix, nous nous mettons tous à traire sous le *paddock*. Puis les bêtes sont lâchées et regagnent leurs pâturages au grand trot, sans être ni suivies, ni gardées. Le lait étant porté à la laiterie, nous nous lavons et allons faire un substantiel déjeuner, viande, fruit, gâteau, thé et café; les demoiselles en font les honneurs. Après quoi nous remontons à cheval pour inspecter les pâturages ou les cultures; ou bien, armés de haches, nous allons à la forêt travailler aux défrichements. A midi, une énorme trompe, sonnée dans toutes les directions, appelle tout le monde à dîner, et l'on recommence à manger avec un appétit qui fait plaisir à voir. Puis l'on retourne aux travaux du matin. A cinq heures, on rentre pour faire sa toilette; alors les habits habillés succèdent au vêtement d'écurie et de forêt porté jusque-là. On a le reste du jour à soi, pour se reposer et jouir de la société de la famille, qui est très bien élevée et qui reçoit les journaux et les modes d'Europe.

» Notre boisson est du cidre ou du lait; il n'y a ici ni vin, ni bière. Nous nous portons tous parfaitement bien et nous menons la vie la plus active qu'on puisse imaginer, mais parfaitement heureuse. Mon projet est de devenir acquéreur de quelque vaste lot de terrain, quand j'aurai appris le commerce de l'éleveur et du colon; il se résume à peu près à l'élevage et à l'engrangement du bétail. »

La femme pendant les élections.

Notre pays est fertile en jours d'élections, chacun le sait, et surtout les pauvres femmes qui, malheureusement, n'ont pas l'intelligence assez développée, assez pratique pour admettre philosophiquement tous les *devoirs* que leurs maris ont à remplir comme membres d'un peuple souverain, et qui trouvent qu'en additionnant le nombre des élections fédérales, cantonales et communales, elles arrivent à un total effrayant pour leur bonheur conjugal, fortement compromis dans ces jours d'agitation pendant lesquels ces messieurs, perdant la tête, oublient leur chez-soi, leurs enfants et enfin leurs épouses, réduites à jalousser la Confédération ou tout simplement la commune qu'elles habitent. Encore, si les maris se bornaient à fuir le domicile le jour de l'élection seulement, les délaissées prendraient aisément leur parti, espérant sur le lendemain; mais point! Ne faut-il pas déjà d'avance, surtout si la question est brûlante, perdre un temps considérable, durant lequel les hommes se métamorphosent en compères babillardes et curieuses, veulent savoir tous les *dit* et les *redit*, scruter l'opinion de celui-ci et de celui-là, et de tel autre encore. Et pour cela, que de pas, que de démarches, que de séances au cercle, au café, où l'on a toujours les motifs *les plus graves* pour s'attarder longuement!...

Et la femme? qu'importe! n'est-elle pas faite pour attendre. Si, au retour du retardataire, elle se permet un blâme, une plainte, on lui répond d'un ton superbe qu'elle n'entend rien aux devoirs sérieux qui incombe à l'homme, qu'elle ne peut s'élever à ces hau-

teurs!... Que deviendrait le pays, s'il vous plaît, si des hommes énergiques ne se mettaient en avant dans ces occasions-là?...

Quand le jour de la lutte est arrivé, quand les esprits sont remplis de crainte ou d'espoir, c'est alors que les femmes deviennent des zéros complets; on n'y pense guère, sauf quand on leur fait la grâce de venir en toute hâte, à une heure parfois très-insolite, pour réclamer un repas qui, après avoir attendu longtemps, a été jugé inutile et mis de côté.

La fin de ces journées néfastes (pour les dames bien entendu) se montre pourtant et l'on espère voir l'ordre se rétablir; on peut croire légitimement que monsieur, se rappelant les habitudes de sa maison, y reparaitra en temps convenable. Allons donc! il n'est pas encore rassasié, il n'a pas encore tout dit! Que les résultats du scrutin aient été pour ou contre ses opinions, ne faut-il pas revoir les amis, leur communiquer les remarques qu'on a faites, écouter les leurs, enfin continuer à jouer le rôle qu'on attribue trop exclusivement aux femmes, tandis qu'il est parfaitement vrai que les hommes causent énormément quand le sujet les tient en haleine. Il faut donc encore deux jours au moins pour reprendre l'assiette accoutumée, et après cela, qu'on ne s'étonne pas si la généralité des dames voit avec terreur revenir ces moments vraiment détestables pour elles. Apprenez donc, messieurs, à vous montrer un peu généreux dans ces jours que vous aimez beaucoup sans doute; pensez à celles qui n'en ont que le mauvais côté, c'est-à-dire la solitude et l'abandon dans lesquels vous les laissez!

S.

Un souvenir de la Pierre-aux-Fées,

PAR JEANNE MUSSARD.

I.

Un soir d'hiver, où, devant un bon feu, quelques personnes s'entretenaient des légendes féériques du moyen-âge, une dame, dont j'avais remarqué le silence, prit enfin la parole:

— Je pourrais vous raconter quelque chose à mon tour, nous dit-elle, seulement j'ai bien peur que vous ne me croyiez pas.

— Pourquoi cela? demanda la maîtresse de la maison.

— Parce que le récit que je vais vous faire commence le plus naturellement du monde et finit par prendre une teinte merveilleuse qui touche de près, sinon à l'impossible, du moins à l'in-vraisemblable.

— Ce n'est pourtant pas un conte de fée?

— A peu près; vous verrez qu'une créature surhumaine y joue un grand rôle.

— Ah! c'est charmant!

— Parlez vite, madame, dit une autre voix, nous sommes tout oreilles.

Et les chaises se rapprochèrent, afin que personne ne perdit un mot de l'histoire merveilleuse que madame Walter promettait.

— Vous savez, mesdames, que je n'aime pas la vieillesse morose et grondeuse, commença la narratrice, et malgré mes cinquante ans, mes cheveux gris et mes rides, je m'entoure volontiers de personnes beaucoup plus jeunes que moi. Parmi celles qui me visitent le plus fréquemment et que je vois avec le plus de plaisir, je citerai Marceline Dupré que j'ai connue petite fille. — Elle a vingt ans aujourd'hui. — Un jour de l'automne dernier, comme elle se plaignait de la monotonie de son existence, je lui proposai de la conduire à la Pierre-aux-Fées.

— Ah! que vous êtes bonne! s'écria-t-elle avec enthousiasme, quelle délicieuse journée nous allons passer, seules, en pleins champs, en face des merveilles de la nature!

Et Marceline me quitta, pressée d'obtenir l'autorisation de sa mère pour ce beau projet qui lui mettait tant de joie au cœur.

Le lendemain, de très bonne heure, nous partîmes pour Regny⁴.

Au lieu de prendre la grande et belle route de Bonneville, que le cocher nous conseillait, dans l'intérêt de sa voiture et de son cheval, nous préférâmes celle plus étroite et plus caillouteuse qui, depuis le pont d'Etrembière, se prolonge entre l'Arve et le pied du Petit-Salève.

Le soleil, d'abord voilé par de légers nuages, se découvrit peu à peu; l'air s'épura et prit cette transparence qu'on remarque en automne; une brise légère faisait frissonner la cime des arbres et répandait sur notre route ces parfums qu'on ne peut définir tant ils sont mêlés, et que cependant on respire avec délices. Le paysage fuyait devant nous avec une fantastique rapidité. En moins d'une heure nous avions atteint le pied du Petit-Salève, si frais, si ombreux aux environs Mornex.

A gauche de la route, l'Arve roule ses ondes argentées entre de hautes falaises, et les replie mollement plus loin autour de vertes prairies dont elles entretiennent la fraîcheur. A droite, les sapins, les châtaigniers, les hêtres qui tapissent la base de la montagne, voilent à demi de pauvres habitations en bois ou en pierre non taillées qui semblent honteuses de leur misère et de leur extrême nudité.

Le Salève tourné, on entre dans la vallée de l'Arve, encaissée par de hautes montagnes qui ferment de toutes parts l'horizon.

Depuis longtemps nous avions quitté la voiture qui cahotait horriblement, et, les mains enlacées, le cœur ému par les splendides beautés qui nous environnaient, nous marchions silencieuses, de peur qu'un mot ne détruisît le charme sous lequel nous aurions voulu rester longtemps.

A peine deux lieues nous séparaient de Genève, et déjà la nature nous apparaissait dans sa sauvage virginité.

A droite le revers de Salève, à gauche le Voiron et le Môle encore verts; puis dans le fond la grande chaîne des Alpes, gigantesque dentelle de granit aux festons neigeux. Voilà ce que nous ne pouvions nous lasser d'admirer, voilà ce qui arrêtait la parole sur nos lèvres et remplissait notre âme d'une religieuse adoration pour le Créateur.

Dans la vallée, les arbres plus ou moins jaunis variaient les teintes du paysage et lui donnaient un aspect animé. De rustiques maisons semées à de longs intervalles dans cette paisible solitude réchauffaient leurs murs dégradés au bienfaisant soleil de septembre, tandis que dans leurs cours dépayées, de joyeux enfants, le visage barbuillé, les mains sales, les pieds nus, pourchassaient les poules et les canards, et faisaient retentir dans l'air leurs voix sonores et leurs bruyants éclats de rire.

Parfois aussi des fermes bien entretenues réjouissaient nos yeux. C'était alors avec un véritable plaisir que nous voyions apparaître sur le seuil de ces demeures privilégiées la figure épanouie d'une jeune femme tenant un nourrisson dans ses bras.

Mais je m'aperçois que jusqu'ici j'ai peu parlé de ma compagne de voyage, et je m'empresse de réparer cet oubli.

Marceline Dupré est une grande jeune fille très brune, très intelligente, dont la physionomie expressive reflète toutes les pensées. Personne plus qu'elle n'est avide de s'instruire, non en feuilletant de vieux bouquins jaunis, mais en écoutant les personnes qui ont étudié la nature, expérimenté la vie et cherché la solution de l'un de ces grands problèmes que Dieu a proposés à l'homme en le plaçant sur cette terre.

Les conversations futiles, les jolis riens qu'on débite avec succès dans le monde, ne sauraient convenir à cette nature privilégiée, et les fades galanteries que tout homme se croit obligé de répéter à une demoiselle de vingt ans, lui donnent une assez pauvre idée de ce sexe fort, qui devrait justifier la supériorité qu'il s'attribue par de belles pensées et de grandes actions.

Comme tout soleil a ses taches, je dois avouer que Marceline... Mais, non, je me tais, la suite de ce récit dévoilera en temps et lieu les imperfections de ma jeune amie. J'en reviens à notre promenade qui touchait à son but; nous apercevions le clocher de Regny.

(1) Regny ou Reignier, village du département de la Haute Savoie situé à 45 kilomètres de Genève.

Lorsque nous eûmes atteint le village, ma compagne prit à peine le temps de se rafraîchir dans la meilleure auberge du lieu: il lui tardait de visiter le monument druidique appelé la Pierre-aux Fées.

Je cédaï à son désir, en l'avertissant que, bien que l'aubergiste prétendît que nous y parviendrions en dix minutes, il fallait qu'elle se préparât à marcher près d'une demi heure à travers champs.

— Aujourd'hui, me répondit-elle, j'irais au bout du monde; jamais je ne me suis sentie si légère. Pourquoi faut-il que demain recommence pour moi cette vie machinale qui fait mon désespoir?

— Croyez-vous, Marceline, que vous jouriez autant si vous aviez des plaisirs tous les jours? lui demandai-je?

— Les mêmes? non... il ne s'agit que de les varier: le monde est si riche en merveilles!

— Aussi ne sont-ce point les beautés de la nature qui vous feraienient défaut, mais la faculté de les sentir.

— Voilà ce que je ne puis croire, dit Marceline en soupirant.

— C'est que vous oubliez, ma fille, que le cœur humain n'est pas fait pour une continue extase; l'admiration s'émosse, et l'âme la plus enthousiaste finit par rester froide devant les plus sublimes tableaux. N'avez-vous jamais remarqué la figure ennuyée de ces opulents paresseux que nous voyons traverser nos quais dans de somptueux équipages? Une immense fortune met toutes les jouissances à leur portée, cependant le poids des heures les écrase, et la satiété leur fait un supplice des choses mêmes que vous désirez le plus.

— C'est vrai, je l'ai observé comme vous, madame; pourtant...

— Pourtant, au risque de vous blaser sur les plus belles choses, vous voudriez épouser le plaisir.

— Ah! madame, murmura Marceline en baissant la tête, vous êtes bien sévère pour moi.

Ce reproche de ma jeune amie me fut très pénible.

(La suite prochainement).

Un voleur ayant été arrêté dans une petite ville d'Amérique, fut traduit en justice, et comme il ne pouvait constituer un défenseur de ses propres moyens, le tribunal désigna un jeune avocat pour aider l'accusé de ses conseils. Tous les deux se retirèrent dans l'une des pièces du palais de justice et ne donnèrent pas signe de vie pendant deux heures. Les juges, fatigués d'attendre, y envoyèrent l'huissier pour leur demander combien leur entretien pouvait encore durer. Cet entretien était terminé depuis longtemps; l'avocat revint sans son client et fit la déclaration suivante:

« Attendu que l'honorables tribunal m'a ordonné » d'assister l'accusé de mon meilleur conseil, je lui « ai donné celui de sauter par la fenêtre et de se sauver; lequel conseil mon client s'est empressé de » mettre à profit. »

(Journal de la Vienne.)

Avant de quitter son hôtel, un professeur de français examinait la note qu'il avait à payer; la dame de comptoir voit le monsieur sourire.

— Y aurait-il une erreur, monsieur?

— Oui, madame, une légère erreur; je lis ici pour mon souper, une omelette avec un seul T, et il en faut deux.

— C'est facile à rectifier, monsieur.

Et la dame écrit en surchargeant: Une omelette et deux thés.

L. MONNET; — S. CUÉNOUD.